

LES NOUVEAUX NOUVEAUX
MYSTÈRES DE
PARIS

Cécile
Vargaftig

Cécile Vargaftig

Les Nouveaux Nouveaux Mystères de Paris



Du même auteur

FRÉDÉRIQUE, roman, *J'ai lu*

LAISSER FRÉMIR, roman, *Julliard*

FANTÔMETTE SE PACSE, roman, *Au diable vauvert*

JEHAN-RICTUS, LES SOLILOQUES DU PAUVRE, poésie, *Au diable vauvert* (préface)

ISBN : 978-2-84626-291-0

© Éditions Au diable vauvert, 2011

Au diable vauvert
www.audiable.com
La Laune 30600 Vauvert

Catalogue sur demande
contact@audiable.com

Pour Valérie, jour après jour

Chapitre un

Les Nouveaux Nouveaux Mystères de Paris commencent au bout du monde, l'année dernière

Nous sommes le 4 novembre 2008. Sur la page d'accueil Internet du site de Radio France, que je consulte pour choisir quel programme écouter pendant que j'écris, je lis : *Éphéméride : il y a 170 ans, Stendhal commence à écrire son roman La Chartreuse de Parme qui sera achevé le 26 décembre 1838 et paraîtra en mars 1839.* Il n'y a pas à chier, tout se sait. La société de contrôle a envahi l'espace-temps. Il est vraiment temps de raconter cette histoire. En route! On verra bien où j'en serai le 26 décembre.

Première étape du petit manuel du parfait romancier : à qui arrive cette histoire? Autrement dit le personnage principal, qui n'a rien à voir avec le narrateur, j'en suis la preuve vivante. Et

d'ailleurs ça me donne une idée, pour mettre un holà à toute tentation d'autofiction, tant chez vous que chez moi, je vais d'emblée poser entre nous un personnage fictif... Qui? Attendez, je réfléchis... Une femme, c'est mieux. De mon âge je préfère... Blonde, brune, je m'en fous... sympathique, tant qu'à faire... Et pourquoi pas Frédérique?

Ah, cette chère Frédérique! Je l'ai inventée il y a longtemps. C'est l'héroïne de mon premier roman, elle a un second rôle dans le deuxième, et ça me ferait très plaisir de la retrouver, sans compter que ça doit être réciproque, dix ans sans voir le jour de la moindre page blanche, c'est marrant pour personne, même pour un personnage.

Comment la décrire? À mon avis, elle s'est un peu assagie avec l'âge, mais elle n'a pas vraiment changé : impétueuse, sentimentale, sarcastique, romantique, révoltée, quelle santé. Elle avait 23 ans en 1994, ça lui fait donc 37 ans. Six ans de moins que moi, c'est bien, ça me laisse un peu d'autorité. Elle aime les filles bien sûr, comme moi, mais cette fois-ci, on va arrêter de parler de cul, hein Frédérique? Reste concentrée sur l'histoire, l'intrigue comme on dit. Les filles,

ça sera pour un autre livre, ou alors à la fin, en récompense. Vous n'êtes pas sans savoir qu'entre les personnages et leurs auteurs, ça tire à hue et à dia, il paraît même que certains de mes confrères disent que ce sont les personnages qui les guident. Pas de ça ici. C'est moi qui commande, ce qui ne va pas sans d'âpres négociations, le cas échéant. Donc on est bien d'accord, Frédérique, les filles, c'est pour le dernier chapitre.

Frédérique sourit. Question filles, elle s'est calmée. À son âge il vaut mieux, au risque de se prendre de sales râteaux qui font mal longtemps. Non, elle ne vit pas en couple. Elle a une liaison avec une femme plus âgée qu'elle, appelons-la Véronique, qui tient à son indépendance comme elle dit, et quelques longues amitiés amoureuses, dont Marina, prof de cuisine, et Juliette ou Ginette, j'ai du mal à trancher. Qu'est-ce qu'elles font dans la vie, quelle est la nature exacte de leurs relations avec Frédérique, on verra plus tard.

Plus important : Frédérique a un chat, ou plus exactement une chatte, qui l'accompagne depuis plus de quinze ans. Parenthèse : Que ce soit bien clair, je n'appellerai jamais la chatte la chatte, mais le chat, afin d'éviter toute confusion

sexuelle. Mieux : je l'appellerai par son nom : Paquita Valdes. Paquita Valdes est un très joli petit chat noir, blanc et roux, avec des yeux d'or dont elle tient son nom, puisque Paquita Valdes est justement le nom que Balzac donne à la fille aux yeux d'or. *Un des spectacles où se rencontre le plus d'épouvantement est certes l'aspect général de la population parisienne, peuple horrible à voir, hâve, jaune, tanné.* On le voit, rien n'a changé. Et pourtant si. Mais je m'avance. Revenons à Paquita. Elle est douce et de bon conseil. Elle comprend tout. Elle devine tout. Elle rassure. Elle encourage. C'est un personnage très important dans notre histoire. J'ai renoncé à la prendre comme narratrice, préférant me garder cette petite fenêtre sur le monde, mais je n'exclus pas qu'elle intervienne si le besoin s'en fait sentir.

Certaines de mes lectrices, très à cheval sur l'homosexualité féminine, m'ont avoué lors de la parution de mon premier livre leur réticence à l'égard de la bisexualité de Frédérique, car elle y était amoureuse d'un homme. Elles trouvaient que c'était une concession à la norme, que je me pliais au code, que je n'étais pas sincère puisque moi je suis vraiment gouine, mais ralliée à

l'hétérosexualité dominante, je cite. Je réponds parce que tant que je suis vivante, je réponds de mes actes, et écrire en est un. Ceux que ça n'intéresse pas peuvent passer directement au paragraphe d'après.

Je ne déguise pas ma vie, mais je ne la raconte pas non plus. La bisexualité existe. J'ai fait ce choix pour Frédérique parce que je voulais qu'elle soit dans un tourbillon, qu'elle ne dise jamais non, qu'elle ne se refuse rien. Je voulais qu'elle ne soit qu'interrogation (même si ça s'exprimait par des affirmations contradictoires successives), jamais affirmation, et surtout pas négation. Je voulais aussi que son éducation soit sentimentale, sexuelle, mais pas sociale. Qu'elle découvre son cœur et son ventre, et non un milieu ou le regard des autres. En ce sens, *Frédérique* n'est pas un roman réaliste, ni marxiste d'ailleurs, mais romantique et libertaire. Je voulais que tout lui soit possible. Je le veux toujours.

Frédérique aime séduire, et n'aime pas se priver. Je pense donc qu'elle est encore attirée par des hommes, même si sentimentalement, ce sont ses histoires avec les femmes qui structurent sa vie. À mon avis, c'est même particulièrement

vrai en ce moment, à un âge où se pose pour elle la question d'avoir ou non des enfants dans les quelques années où c'est encore possible. Bien sûr, aujourd'hui, il y a l'insémination artificielle, et plein de femmes homosexuelles y ont recours, dont des amies à elle, mais ça serait un acte trop volontaire pour Frédérique qui aime voguer au gré du vent. Je pense qu'elle se dit que si elle tombait enceinte au hasard d'une de ses rencontres, elle garderait l'enfant. Entre nous, c'est assez illusoire, car bien qu'elle ne prenne pas de contraceptif, les hommes avec qui elle couche tiennent à mettre des capotes. Tout ça pour dire que je suis sûre qu'elle a couché avec Vincent. Sinon, il ne lui aurait pas confié son secret. Vous l'aurez compris et ne vous en déplaie, *Les Nouveaux Nouveaux Mystères de Paris* ne sont donc qu'accessoirement la suite de *Frédérique*, et cela bien sûr, uniquement dans la mesure où le temps existe. Mais je m'égare. Place au premier chapitre. Place à l'action. *Les Nouveaux Nouveaux Mystères de Paris* commencent au bout du monde, l'année dernière.

Nous sommes en Nouvelle-Calédonie, dans le Pacifique Sud, la terre de ceux qui veulent

tout quitter, un peu au sud des Marquises de Jacques Brel, franchement à l'ouest des Samoa de Stevenson, d'où il écrit à sa mère : *Je n'ai été heureux qu'une seule fois; c'était à Hyères; ce bonheur a cessé pour de multiples raisons : déclin de ma santé, changement de lieu, accroissement de mes revenus, approche furtive de la vieillesse; depuis ce moment-là, comme avant, je ne sais ce que cela signifie. Mais je sais toujours ce qu'est le plaisir; plaisir aux mille visages, dont aucun n'est parfait, aux mille langues toutes écorchées, aux mille mains, dont les ongles tous égratignent. Bien au-dessus de tous ces plaisirs, je place celui d'arracher les mauvaises herbes, seul ici près de l'eau babillarde, dans le silence de la haute futaie, brisé par des cris d'oiseaux discordants.* Il fait chaud en ce mois de janvier 2007. Il est 9 heures du soir, on se couche tôt là-bas, et Frédérique, à poil, lit le scénario de Vincent dans son lit. Merde, j'ai oublié de parler de son métier. Je vais aller au plus simple. En 1994, elle faisait des études de cinéma, comme moi quelques années plus tôt. En 2007, je pense qu'elle est scénariste, toujours comme moi. C'est un métier qui correspond bien à son goût de la liberté. Oui, bien sûr, elle écrit. C'est pour ça qu'elle a un chat. Et si elle

est en train de lire le scénario de Vincent en Nouvelle-Calédonie, c'est parce qu'elle y anime un atelier d'écriture de court-métrage, comme moi quelques années plus tôt.

L'usage moderne voudrait que j'incorpore ici le scénario de Vincent, mais je n'en ai vraiment pas envie, ça va tout ralentir. En substance : Vincent raconte qu'il a été choisi comme cobaye par un professeur et son assistante pour voyager dans le temps. La machine utilisée est un buffet Henri II, installé dans la chambre du fond d'un appartement mal éclairé du onzième arrondissement. Un jour, lors d'un de ses voyages, l'homme (c'est ainsi qu'il appelle son personnage principal) tombe amoureux de la femme (elle non plus n'a pas de nom), il est heureux, il veut rester dans le passé avec elle. Mais le professeur l'oblige à revenir au présent. L'homme souffre d'être séparé de la femme qu'il aime. Un jour, il utilise le buffet Henri II tout seul et retourne dans l'époque de sa bien-aimée. Mais elle n'est plus là. Quelques indices lui font comprendre qu'elle aussi est une voyageuse du temps. Il est désespéré : comment la retrouver ? Fin.

Frédérique se gratte la tête, perplexe. Machine à remonter le temps ou pas, cette histoire est au

fond très classique. Elle s'appuie sur cette idée qu'un coup de foudre, c'est l'union de deux vitesses, de deux temps qui soudain s'accordent, et que pour qu'une histoire d'amour dure, il faut partager un certain tempo. Non, ce qui la chiffonne, outre le fait qu'il n'y a pas de fin à cette histoire, c'est le buffet Henri II. C'est tellement étrange. Frédérique se souvient de la réponse de Vincent quand elle lui a demandé les raisons de ce choix pour représenter une machine à remonter le temps.

— C'est parce que cette machine existait depuis cette époque-là. Et à l'époque, elle était cachée dans un buffet.

Elle n'avait rien répondu, jugeant pas si bête qu'une machine à remonter le temps ne soit pas forcément contemporaine de l'époque à laquelle on l'utilise.

(Je ne sais pas comment faisait Stendhal, mais moi, ça fait trois jours que je n'ai pas écrit : du monde à la maison ; du sommeil à rattraper ; un rendez-vous de travail important. À ce rythme-là, je n'aurais jamais fini *La Chartreuse de Parme* à Noël. Mais continuons.)

Frédérique est donc en train de lire ce scénario improbable, quand soudain, on frappe à la

porte. Frédérique dit : entrez. C'est Laurent, un des stagiaires, un grand maigre. Il se plaint que Vincent chante dans la piscine, empêchant les autres de dormir. Que chante-t-il, demande-t-elle. Venez et vous verrez, répond-il. Et faites quelque chose.

Frédérique y va. Elle n'aime pas trop la science-fiction, mais elle aime bien Vincent. C'est un type étrange, la cinquantaine, des cheveux blancs, des yeux clairs, plutôt beau, souvent triste, mystérieux bien sûr, mais là-bas qui ne l'est pas, puisque chaque blanc a enfoui le secret de sa présence ici. Il fait un peu peur aux autres par sa façon de ne pas parler pendant des heures, mais pas à Frédérique qui a toujours aimé les gens bizarres.

Dans la piscine, Vincent est en train de chanter ce tube de Daniel Balavoine : *je me présente, je m'appelle Henri, je voudrais bien réussir ma vie, être aimé, hé, hé...* Frédérique se marre, décidément ce type l'amuse, puis, sans hésiter, fait quelque chose, puisqu'elle saute à son tour dans la piscine, tout habillée. Vincent cesse de chanter et éclate de rire. Ils jouent comme des enfants à s'attraper dans l'eau. Assis sur une chaise en plastique blanc, au bord du bassin,

Laurent les regarde, consterné. Frédérique lui lance un petit coup d'œil professionnel, du genre j'ai l'affaire en main, tu peux aller te recoucher, qui semble le convaincre puisqu'il se lève et regagne sa chambre. Dès qu'ils sont seuls, Vincent s'approche tout près d'elle et demande :

— Tu as un amour?

— Oui (elle pense à Véronique). Et toi?

— Pour moi il n'est plus question d'amour.

— Il est question de quoi, alors?

— D'intimité. Tu t'es approchée trop près de moi. Il y a des pays qui font construire des murs tout autour d'eux. Je les comprends.

— Tu crois qu'Israël a fait construire un mur de peur d'aimer les Palestiniens?

— Non, de peur que les Palestiniens ne les aiment. Ça serait terrible, non? Imagine un peu.

Frédérique n'est pas très à l'aise. Ça fait longtemps qu'elle n'a pas couché avec un homme, et celui-là a l'air quand même un peu zinzin. Un instant, l'idée la traverse qu'il est en fait très commun, et qu'il a joué au fou uniquement dans le but de cet instant et de la sauter. Cela dit, se comparer à un pays, qui

plus est du genre en guerre, ça n'est pas très commun.

— Viens, sortons de là, on sera mieux, dit-il en lui prenant la main.

Ils sortent de la piscine. Vincent l'aide, parce qu'elle pèse des tonnes avec ses vêtements mouillés. Debout, elle se transforme en gouttière avec une flaque d'eau à ses pieds. Elle pense au poème de Prévert, avec le bonhomme de neige qui s'assoit sur le poêle pour se réchauffer, *et d'un coup disparaît*. Elle réfléchit. Vincent est gentil, elle le sait, les gens ne se transforment pas comme ça, ou alors les bonshommes de neige quand ils s'assoient sur des poêles. Et si l'amour, le réchauffant, le faisait disparaître ? L'amour n'exagère pas se répond-elle. Ah si, l'amour quand même, insiste-t-elle, même tenir sa main, comme je le fais en ce moment, c'est déjà un peu d'amour. Mon cœur est grand. Dans quoi je m'embarque ? Si j'accepte, est-ce que je trompe Véronique ? Véronique, elle ne se gêne pas pour coucher avec qui elle veut. Est-ce que ça va me plaire ? Est-ce qu'il ne va pas me faire mal ? Et si je dis non ? Est-ce que ça ne va pas le rendre encore plus fou ? Merde, il pleure.

Quand elle le prend dans ses bras, ses pleurs

redoublent. Une petite brise se lève. Frédérique entraîne Vincent dans son bungalow, n'allume pas la lumière, pose délicatement Vincent qui ne s'arrête plus de pleurer sur son lit défait, se déshabille, et file se réchauffer sous la douche.

Hier, j'ai commencé à lire *Cercle*, de Yannick Haenel. Ça me plaît beaucoup. *Sors-toi de là, disaient les voix, prends le large : la beauté s'ouvre ailleurs, le temps s'ouvre ailleurs, le cœur s'ouvre ailleurs.* Il habite la littérature et la littérature l'habite. À propos de bite, justement, il n'hésite pas à mettre des scènes de sexe, lui aussi (lui non plus?). Ça me fait réfléchir, puisque justement je suis à deux doigts d'en mettre une. Dans mes deux premiers romans, il y en avait, et j'en éprouvais de la fierté. Dans le troisième, je n'avais pas du tout envie d'en écrire alors je ne l'ai pas fait. Je pense que j'aurais dû réfléchir plus avant et me demander vraiment pourquoi, au lieu d'écouter mon seul palpitement intérieur. Je pense que si, vers la fin du livre, Cécile Vargaftig (c'est le nom du narrateur de *Fantômette se pacse*) expliquait pourquoi il n'y a pas de vraie scène de cul dans son livre (vers la moitié, elle couche avec une fille, mais ça reste soft), en reliant cela au fait que Fantômette est et sera

toujours un livre pour enfant, en rajoutant une couche sur l'autofiction et le choix terrifiant qui s'offre à l'autoficteur contemporain entre la pudeur et la fatuité sexuelle, et en abordant la sexualité de ses personnages sans passer par la scène obligée de La Scène, le roman serait vraiment accompli. Trop tard. Comme dirait Yannick Haenel dans ses lentes volutes : c'est maintenant qu'il faut s'acquitter de cela.

Yannick Haenel est un petit coquin. *Clarine, elle grogne, se trémousse, sans cesse elle détaille et commande : par là... plus fort... continue... là c'est bon... Baise-moi fort... Alors, relevant plus haut ses jambes, avec douceur au début, puis comme une brute, Clarine, je la lime. Elle se croit dans un porno, elle veut le porno, elle se voit comme ça, cadrée, avec les enchaînements. Ses doigts sur ma queue s'activent,* etc. Il essaie de nous faire croire que c'est pour faire plaisir à la fille, qui en veut, qu'il en fait, du porno. Quand j'étais scolarisée, on se serait amusés à appeler ça du métaporno (le méta ayant ici toute sa saveur), autrement dit du porno qui a conscience d'en être. Moi, ce genre de phrases, je n'y arrive plus. Que se passe-t-il nom d'une pipe? Je ne suis quand même pas devenue puritaine avec l'âge? Quand

j'étais petite, je vous assure, j'ai lu énormément de livres érotiques et pornographiques. De tous, mon préféré, c'était *Emmanuelle 4*, chez Maspero, *L'Hypothèse d'Éros. Le public n'attend rien, il espère en secret, il espère du nouveau* (bon, je sais, l'extrait choisi n'est pas très érotique, mais à bien réfléchir, peut-être que si...). Je trouvais ces textes formidablement libres, libérés, et libérateurs, et bien sûr politiques, comme tout texte érotique qui se respecte.

Je dois cependant observer que c'est depuis que j'ai une sexualité satisfaisante que je répugne à écrire des scènes de cul. Plus on en fait moins on a besoin de s'exciter? Possible. Avouons également que dans un pays où des femmes et des hommes à poil s'affichent à tous les coins de rue pour vendre des trucs, il faut s'accrocher pour la trouver, la subversion. Le corps publicitaire, omniprésent, nous transforme en marchandise et en consommateurs. La pornographie, qui ne nous transforme qu'en machine (les enchaînements, comme dit Yannick Haenel), est battue à plates coutures par le fric. Voilà pourquoi je n'aime plus l'exercice de la scène de cul. Il me paraît être devenu une diversion désirée par ceux qui seraient trop

contents qu'on y voie là le signe de notre liberté.
Et pourtant, ils baisent.

(Ou alors ce qui m'amuserait, c'est l'exercice de la scène de cul à l'ancienne, comme dans *Gamiani* de Musset, avec les mots foutre calice et râles, parce que finalement, c'est surtout une question de vocabulaire, puisque le rythme ne change pas : Quand Frédérique quitta la douche, elle découvrit que Vincent brandissait son sceptre rayonnant de lubricité vers sa personne ruisse-lante. Elle s'approcha et saisit à pleines mains l'engin dont la vue de la magnifique dimension commençait d'abreuver sa fleur d'une douce rosée. Lentement, elle roula le dard plusieurs fois sur son ventre, le roidissant tellement que lorsqu'elle s'empala dessus, il lui sembla être en bois et non de chair. Vincent mordilla les deux globes qui s'offraient à lui, accentuant ainsi les voluptés frénétiques de Frédérique. Les assauts du priape de feu qui allait et venait dans sa grotte lui faisaient l'effet d'un bélier cherchant à vaincre la porte d'une forteresse imprenable... Et pourtant... Elle sentait qu'elle n'allait pas tarder à se rendre... La pluie coulait le long de ses parois... Achève-moi lui dit-elle... Plus vite, plus fort... bien! ah! bien! las! je meurs...)